

# Rimes féminines... & masculines

DOSSIER Le Marché de la Poésie, qui s'est ouvert à Paris, rencontre un succès croissant. Les femmes sont de plus en plus nombreuses parmi les poètes contemporains.

Le Figaro · 7 giugno 2018 · PROPOS RECUEILLIS PAR THIERRY CLERMONT tclermont@lefigaro.fr

Sophie Nauleau a produit et animé de nombreuses émissions littéraires sur France Culture, notamment «Ça rime à quoi», rendezvous poétique hebdomadaire, de 2008 à 2015. Elle est présidente du Printemps des poètes.



LE FIGARO LITTÉRAIRE. – Dans *La Poésie à l'épreuve de soi*, vous parlez d'ardeur du poème, de « ce mordant vital des mots qui jamais ne s'éteignent ». Pourriez-vous développer ? Sophie NAULEAU. – Je trouve que les mots ont cet immense avantage sur nous de ne pas mourir. Et de ne jamais baisser la garde ni les bras. Nous nous désespérons parfois, eux pas. L'« ardeur » est à mes yeux de cette trempe-là, tel l'ardeur incendiaire, qui a gardé du vieux français au fil des siècles son feu sauvage. J'aime ce versant patient et invincible de la langue, qui n'exclut en rien la douceur ou la perte. Les mots des poètes m'ont toujours mis, plus que du baume au cœur, du souffle et du soleil en tête : « J'ai derrière le ciel un ciel pour revenir », disait Mahmoud Darwich. Même le plus tragique des vers a des vertus de verticalité et de vie. C'est souvent au plus noir d'ailleurs que la poésie advient et nous sauve un instant: je pense au *Quelque chose noir* de Jacques Roubaud, à *Nous deux encore* d'Henri Michaux ou encore au *Tombeau de Lou* de Denise Desautels. Les générations se succèdent, nul ne se souvient plus du nom de son arrière-grand-mère ou père et cependant les « amis que vent emporte » du *Pauvre Rutebeuf*, la *Laure* de Pétrarque ou la *Délie* de Scève nous restent en mémoire. À croire qu'un seul poème peut être plus puissant et pérenne que tous les enfantements du monde.

Toujours dans votre essai, vous convoquez Anna Akhmatova, Louise Labé, Lydie Dattas... Pensez-vous qu'il existe une écriture poétique qui serait spécifique aux femmes ? Je ne crois guère à une quelconque exclusivité, qu'elle soit féminine, masculine, voire transsexuelle. Bien sûr, le sexe influe sur l'écriture poétique, qui est particulièrement liée à soi, aux pulsations du corps et de l'esprit, mais ce serait désolant d'enfermer à nouveau les femmes dans une spécificité. Je crois à la singularité d'une voix: en ce sens l'originalité d'un timbre qui n'a jamais mué peut en effet surprendre dans un panorama autrefois peuplé d'hommes. Mais je déteste ce «e» que l'on veut imposer au terme d'écrivain ou d'auteur. Je respecte celles pour qui cela importe, mais il est terrible que sous couvert d'égalité on uniformise ainsi cet état d'être qui est si personnel. Je n'ai pas besoin que l'on féminise le vocabulaire au forceps pour être femme. La question se pose pareillement avec le mot « poétesse » : certaines l'apprécient, d'autres exècrent ce qualificatif dépréciatif. Cela peut sembler un détail, mais il est capital de pouvoir nommer au plus juste qui l'on est ou aspire à être : une petite fille dira-t-elle qu'elle veut devenir poète, plutôt que médecin ou pompier, si jamais ce mot n'a été prononcé autour d'elle ?

Comment expliquez-vous le succès du Printemps des poètes, du Marché de la poésie à Paris ou bien encore de Lectures sous l'arbre ?

Par un réel et grandissant besoin de poésie. Le cinéma, le théâtre, la danse, la musique, la chanson, les musées sont disponibles continûment. La poésie pas. Aller à la rencontre d'un poète, pouvoir l'écouter dire, sentir que ses mots ont pouvoir sur l'existence, est chose précieuse. La voix de Bernard Noël, par exemple, recentre aussitôt, et je pourrais rouler toute une nuit pour l'entendre dire quelque part au matin : «Un jeune cheval / m'a démontré en passant le sens exact / du mot "fringant" mais à quoi me servira / la signification sans le cheval. » Et d'y réfléchir des décennies durant. De même, je n'oublierai jamais le poing serré et la veste de cuir noir d'Armand Gatti sous les chênes de l'Errobiko Festibala à Itxassou. Ou encore Pentti Holappa dit par Denis Lavant par coeur et debout sur un lit de fer dans La prochaine fois que je viendrai au monde de Jacques Nichet... Notre âme, à l'image des marches qui se creusent au fur et à mesure des pas, réclame cet influx vital de la poésie vécue.

Même si elle a disparu des médias, la poésie est toujours aussi riche et variée aujourd'hui. Quel est votre regard sur ce phénomène ?

Je dirai même qu'elle l'est de plus en plus. Les tables de la place Saint-Sulpice débordent de livres, et le nombre d'éditeurs augmente. La littérature a elle aussi suivi une courbe exponentielle et tôt fait de prendre toute l'antenne. Imaginez un plateau d'invités en radio ou télé suivant l'actualité éditoriale, et vous aurez déjà trop de grands noms pour ouvrir le champ à d'autres. Ajoutez à cela qu'il faut un tantinet plus de curiosité et de culture pour interroger un poète... Mais cela reviendra, vous verrez, le temps long des poètes l'emportera toujours sur la facilité ou l'immédiateté médiatique.

Parmi les poètes contemporains, Franck Venaille, Jean-Pierre Verheggen, François Cheng, Zéno Bianu semblent avoir votre préférence. Y en a-t-il d'autres ?

Ce qu'il y a de fabuleux avec le contemporain, c'est qu'on peut l'éprouver. Les quatre noms que vous citez sont en effet des êtres qui me sont chers – ce n'est pas toujours le cas, on peut aimer follement des vers et se retrouver infiniment déçue par leurs auteurs. Pour res-

ter dans le grand écart que vous initiez, je citerai volontiers Christian Bobin et Houellebecq. Je garde de la brièveté de la poésie d'Abbas Kiarostami un fulgurant souvenir, et j'espère bien être en mesure à ma mort de réciter encore du Ludovic Janvier. Édith Azam, lorsqu'elle lit en public tremblante, me bouleverse. Le

Testament de Liliane Wouters me fait toujours un effet chavirant. Mais le poète que je préfère est assurément hors concours, puisque cela fera bientôt vingt ans qu'il m'aura dédié à la va-vite, un jour de juin au Marché de la poésie, son Zingaro suite équestre et qu'il n'a cessé depuis de partager ma vie. Il a pour nom André Velter et sait le secret des «arcs-en-ciel de la conscience claire ».

Les mots des poètes m'ont toujours mis, plus que du baume au coeur, du souffle tête» et du soleil en

SOPHIE NAULEAU